

J'avais dix ans, je ne savais pas encore ce qu'était un bras d'honneur.

Je l'ai appris plus tard, à la fin du collège, après mettre foutu sur la gueule avec le fils du cafetier qui vendait de la gnôle d'avoine pour du whisky. Un beau bras d'honneur qu'il m'a fait quand le surveillant chef, une espèce de monstre, l'a attrapé par la ceinture pour l'emmenner chez le proviseur. Il avait été soulevé pareil à un sac de maïs, et il était comme en suspension, à l'horizontal, les pieds vers l'avant, la tête vers l'arrière, avec ses yeux qui brillaient de fureur et de larmes tendus vers moi qui le regardais s'éloigner. Un beau bras d'honneur qu'il m'a fait. Moi, j'étais assis par terre, j'avais le nez ensanglanté. Personne ne s'occupait de moi. Je pleurais, ça faisait des gouttes qui tombaient sur mon pantalon, des gouttes cramoisies bien rondes, comme les taches sur le parquet de l'entrée. Personne ne s'occupait de moi ; j'étais Auguste Flastair, fils de Konstantin Flastair.

Et j'ai compris alors ce qu'était l'injustice.

Car c'était moi qui avais déclenché la bagarre, j'avais frappé le premier. Le fils du cafetier n'avait fait que défendre la vérité sur son père qui était totalement innocent, j'avais mérité le coup de poing vengeur, mais c'était moi que les adultes traitaient en victime. Dans le mélange de crainte et de respect qu'ils avaient pour le fils de Konstantin Flastair, ils ne pouvaient envisager que je puisse être coupable, et même si je l'étais, leur colère se tournait vers le premier pauvre bougre qui passait par là, une colère d'autant plus forte qu'ils se savaient piégés, que le nom des Flastair les tenait par le cou comme on tient un chien en laisse. Et le chien déchargeait sa rage sur les quelques os qu'on lui avait laissé dans l'espace restreint de sa niche.

Le fils du cafetier allait subir les foudres de la direction et je reconnais que son bras d'honneur m'était mérité, qu'il était le signe franc et direct de celui qui se rebellait, de celui qui savait où était son droit, son honneur, sa fierté.

Quand je suis rentré à la maison, et après avoir supporté les reproches de ma mère au sujet des taches sur mon pantalon, ensuite ceux de mon père, qui, en montant vers son bureau un paquet de kraft sous le bras, m'a fait remarquer, après que ma mère s'était plainte de moi, que je pourrais quand même prendre soin de mes affaires et de ma mère qui se tuait à laver le linge, je me suis planté dans le couloir de l'entrée avec le chat qui se frottait à mes jambes et je leur ai fait un magistral bras d'honneur.

Le pire dans tout ça c'est qu'ils ont fait comme s'ils n'avaient rien vu.

Et j'ai compris alors ce qu'était l'impunité.

Je comprenais qu'une fois mis dans une case, tout ce que vous faites en dehors est tellement inconcevable pour les autres qu'ils n'arrivent même pas à l'envisager comme réel. Ils préfèrent continuer à vous croire tournant en rond dans votre cage. Je comprenais que l'existence était constituée de fictions successives, qu'il suffisait d'être un bon raconteur d'histoires pour qu'on vous fiche la paix. Mais j'ai compris aussi comme cela pouvait être une malédiction. Car le cafetier à force de se faire accuser de trafic de gnôle, un jour a pris son fusil, a tué femme, fils, et a mis le feu à son débit de boisson.

Il était là à rigoler devant sa baraque en flamme qui brûlait d'autant mieux qu'elle était pleine d'alcool, tout autant que lui.

Et quand mon père, devant tout Abstrack rassemblé dans la petite cour d'assise, a laissé tombé son marteau, la population toute entière a applaudit le verdict : condamné à être garrotté jusqu'à ce que mort s'en suive.

Garrotté, comme tous les habitants d'Abstrack, comme moi, Auguste Flastair, 15 ans, fils du juge Konstantin Flastair, ce grand collectionneur de quincailleries devant l'éternel.